

# L'ÉCRIT

**« Ce que les médecins n'avaient pas su regarder » : prodiges et mirages de la psychiatrie balzacienne**

## SOMMAIRE

- **Clinique et littérature**, Jérôme Pedroletti, infirmier spécialiste clinique
- **« Ce que les médecins n'avaient pas su regarder » : prodiges et mirages de la psychiatrie balzacienne**, Juan Rigoli, Professeur de littérature française à l'université de Fribourg et auteur de *Lire le délire*, Fayard, 2001.
- **Informations**.

## CLINIQUE ET LITTÉRATURE

**Jérôme Pedroletti**

En recevant M. Juan Rigoli, Professeur de littérature française à l'université de Fribourg et auteur d'un ouvrage remarquable et heureusement remarqué, *Lire le délire*, nous réalisons deux souhaits, celui de continuer d'éclairer l'histoire de notre discipline à partir d'un thème, clinique et littérature, et celui, plus secret, de faire réapparaître sur la scène de Cery J. Starobinski (psychiatre genevois et critique littéraire) par personne interposée. Pour le premier, rappelons que nous avons déjà tangenté ce thème sur son versant du rapport des patients à l'écriture (*L'Écrit* n°24, décembre 1999, *Ecrire pour vivre, survivre, aller mieux* ?) ; aujourd'hui, nous nous confrontons à la lecture d'un texte de Balzac, *Louis Lambert*, puisque tel est le biais que nous avons choisi pour mieux entendre ce qu'en pense M. Rigoli. Cela nous oblige à accepter que la clinique s'écrive autrement que ce que nous en entendons habituellement. Ainsi, mettre en perspective notre vécu des délires des patients avec la description du romancier et poursuivre l'exercice en écoutant le point de vue d'un historien nous permet à la fois d'accrocher certaines de nos représentations étiologiques, romantiques par exemple (l'amour), à une filiation jusque là insoupçonnée et d'interroger les modifications de notre compréhension de cette clinique particulière. La clinique a une histoire et la mieux connaître enrichit notre quotidien. Pour le second, il s'agit d'une petite histoire qui intéresse ces « Mercredi Infirmier » ; lors de la préparation de celui sur la mélancolie, nous avons envisagé

d'inviter J. Starobinski, qui avait défendu sa thèse de médecine à Cery en 1960 sur ce thème (*Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900*, Bâle, J.R. Geigy SA) ;

(voir *L'Écrit* n°12 août 1998, La mélancolie), mais devant ses multiples responsabilités, il nous avait été conseillé de nous adresser à quelqu'un d'autre ; c'est ainsi que M. Raphaël Célis, Professeur ordinaire de philosophie à l'université de Lausanne, était intervenu sur la vision phénoménologique de la dépression. Nous continuons d'ailleurs un travail régulier de lecture de textes d'inspiration phénoménologique avec lui dans le cadre d'un groupe infirmier de lecture à la consultation ambulatoire de Sévelin de façon bi-trimestrielle. Si J. Starobinski arrive aujourd'hui dans les valises de M. Rigoli c'est parce qu'il est l'auteur de la préface de son livre dans laquelle on peut lire : « Juan Rigoli nous offre un livre magistral qui éclaire l'aliénisme français en son entier, tel qu'il s'est développé entre 1800 et 1860. L'ampleur exceptionnelle de son information, la qualité documentaire n'en sont pas les seuls mérites... »

J. Starobinski a aussi préfacé un ouvrage essentiel dans l'évolution de la compréhension des oeuvres des patients, celui de Hans Prinzhorn, *Expressions de la folie*

(Gallimard, 1984). C'est dire s'il est au carrefour de ce qui nous préoccupe aujourd'hui, à savoir les écrivains « fous » ou pas ? et les psychiatres. Que M. Rigoli soit l'intercesseur de ce retour nous semble être la métaphore de notre souci d'inscrire les soins infirmiers dans une histoire qui s'inquiète des liens inter-générationnels, même si, au-delà des relations même imaginaires, il reste à l'écrire. Et de cela nous lui sommes redevables.

Redevables aussi, évidemment, de cet ouvrage érudit, somme considérable, fruit d'un travail d'une dizaine d'années et qui

documente les rapports dialectiques entre la littérature, le discours psychiatrique en voie de constitution et la lecture des écrits des patients. Livre incontournable désormais pour qui se penche sur cette naissance de la clinique et dans lequel nous puiserons inconsidérément pour alimenter notre court propos matinal.

Notre souci est aujourd'hui de plaider pour une réinscription de la lecture dans la clinique<sup>1</sup> dans le but d'interroger notre savoir thérapeutique et non plus de le confirmer.

Les écrivains ont en effet suscité chez les psychiatres deux réactions majeures ; la plus connue qui persiste encore dans de nombreuses têtes est celle exposée par Cesare Lombroso dans *L'homme de génie* en 1864 : « ainsi les géants de la pensée expient, par la dégénérescence et par les psychoses, leur grande puissance intellectuelle. Et c'est pour cela que les signes de la dégénérescence se rencontrent encore plus souvent chez eux que chez les aliénés ». Pour exemplifier cette opinion, on peut citer du même auteur, à propos de Baudelaire : « Il nous apparaît dans le portrait placé en tête de ses oeuvres posthumes comme le type véritable du fou possédé de la manie des grandeurs : allure provocante, regard de défi, contentement extravagant de soi-même. Il descendait d'une famille de fous et d'excentriques ».

Grossièrement, pour faire œuvre littéraire, il faut avoir de gros problèmes psychiques ou dit autrement : écrire, qu'est-ce que ça cache ? Le fait que la psychanalyse a beaucoup utilisé les références littéraires pour justifier de ses théorisations (Sophocle, Shakespeare, etc.) a permis que cette tradition se poursuive sous d'autres concepts (refoulement, complexe oedipien, etc.) ; l'extrême en revenant à Marthe Robert (*Roman des origines et origines du*

*roman*). La fonction de la lecture dans cette optique n'est pas la découverte d'un univers singulier mais la confirmation d'une théorie étiologique de la maladie mentale. Un exemple récent nous en a encore été donné lors du dernier congrès du GRAAP sur la paranoïa ; l'un des intervenants ayant eu la malheureuse initiative de présenter un tableau de Salvador Dali, *Le paranoïaque*, pour conclure que le peintre devait l'être eu égard en plus à ce qu'il avait écrit sur la « paranoïa critique ». Ce type de télescopage entre l'œuvre d'art et un message clinique est coutumier de la publicité pharmaceutique (voir l'utilisation des auto-portraits de Van Gogh) et devrait, pour le moins nous rendre plus prudent pour ne pas abuser de ces raccourcis dont la séduction culturelle masque une profonde indigence de la pensée. Une mise en perspective du travail de création artistique doit se soutenir d'une rigueur plus exigeante de la pensée et nous trouvons chez S. Borutti, l'exemple d'un tel effort. « La scission et l'absence dans le lieu du sujet nous amènent à l'impersonnel du sujet créateur... Que nous dit le thème de l'impersonnel à propos du sujet créateur ? Ce thème exclut que l'œuvre puisse devenir reconnaissable à partir de la vie et de l'intention consciente de l'auteur. Comme le dit Proust dans *Contre Sainte Beuve*, l'œuvre abrite un sens transcendant le moi : les grandes œuvres jaillissent d'un moi différent et plus profond que celui se manifestant dans la vie privée. La littérature voit le jour lorsque prend naissance dans l'écrivain une troisième personne qui le dépouille du pouvoir de dire « je » : c'est l'œuvre elle-même qui montre dans le sujet-auteur la troisième personne »<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voir aussi le travail de Thomas Haefliger, Jacques Gasser et M<sup>me</sup> Michaud consistant à établir une liste d'ouvrages par thèmes cliniques dans la bibliothèque des loisirs de Cery.

<sup>2</sup> Sylvana Borutti, Art et psychopathologie, in *Etudes de lettres*, Raphaël Célis et Hervé Mesot, *Le médecin philosophe aux prises avec la maladie mentale*, 2002, 2-3, pp. 75-96.

A l'articulation de cette position commune du monde médical dont les avatars sont extrêmement nombreux et de celle plus généreuse qui va suivre, il existe dans l'histoire ces débats toujours vifs entre certains écrivains redevables de traitement psychiatrique et leurs médecins ; on pense bien sûr à G. de Nerval et au D<sup>r</sup> Blanche qui surveillait le travail d'écrivain de son protégé, à Antonin Artaud et au D<sup>r</sup> Ferdière autour du traitement d'électrochocs, mais aussi à Althusser et ses nombreux docteurs dont P. Malle et Ajuriaguera, quant à l'appréciation de son irresponsabilité lors du meurtre de sa compagne.

Cette vision déficitaire et réductrice de la littérature comme symptôme, caractérisant une psychiatrie finalement peu sûre d'elle-même, trouvera une heureuse contre-partie, d'abord chez les écrivains (voir l'expertise de Zola par le Dr Toulouse, du vivant du premier et dont la fonction avait été de dénoncer ces amalgames grossiers) puis chez quelques psychiatres éclairés. G. Deleuze illustre cette alternative qui accrédite l'idée que la littérature est en avance sur la clinique : « trop souvent on considère que l'écrivain apporte un cas à la clinique, alors que ce qui est important, c'est ce qu'il apporte lui-même...souvent l'écrivain va plus loin que le clinicien et même que le malade » (*Mystique et masochisme*, in *L'île déserte et autres textes*, les éditions de minuit, 2002, pp. 182-186). Deleuze, pour bien se faire comprendre, ajoute : « l'écrivain comme tel n'est-il pas malade, mais plutôt médecin, médecin de soi-même et du monde..., la littérature apparaît alors comme une entreprise de santé » (*Critique et clinique*, les éditions de minuit, 1993, p. 14). D'autres que lui alimentent ce courant, Lacan dans son approche de James Joyce quand il développe que l'oeuvre littéraire, l'imaginaire, invente une symbolique par

ailleurs défaillante<sup>3</sup> ; B. Cyrulnik dans son approche des « vilains petits canards » et les développements qu'il opère à partir de son concept de « résilience », cette capacité, à partir de ce qui nous constitue, d'inventer, de rebondir. De multiples exemples contemporains en sont la preuve, d'Amélie Nothomb (*l'hygiène de l'assassin*), et de M.G. Dantec (*Babylone babies*), en passant par A. Lobo Antunes (*Connaissance de l'enfer*) et Christine Angot (*L'inceste*), F. Scot Fitzgerald (*La Féclure*), jusqu'à C. Delhaume (*Le cri du sablier*), sans que ces quelques ouvrages constituent ni une référence, ni un passage obligé. La lecture est de toutes façons interprétation et un ouvrage peut accepter des points de vue contradictoires à son propos sans que cela le disqualifie ; comme le dit Jorge Luis Borges : « Le livre n'est pas une entité close : c'est une relation, c'est un centre d'innombrables relations. »<sup>4</sup> Si notre clinique a besoin de la littérature c'est donc dans ce registre où quelque chose s'écrit, bien avant que d'être répertorié dans nos manuels diagnostiques et que ce qui s'écrit n'est pas un symptôme mais une invention d'une réalité non encore perçue. Trotski avait lu dans la littérature russe du XIX<sup>ème</sup> l'annonce des bouleversements révolutionnaires du début du XX<sup>ème</sup>, y compris chez des auteurs conservateurs<sup>5</sup>, nous pourrions, à titre d'hypothèse, lire « *La mort de la Pythie* » de Dürrenmatt<sup>6</sup> dans ce sens ; la disqualification du complexe d'Œdipe,

<sup>3</sup> Jacques Lacan, *Autres Ecrits, Joyce le symptôme*, Le Seuil, Paris, 2001, pp. 565-570.

« L'extraordinaire est que Joyce y soit parvenu non pas sans Freud (quoiqu'il ne suffise pas qu'il l'ait lu) mais sans recours à l'analyse (qui l'eût peut-être leurré de quelque fin plate). »

<sup>4</sup> J.L. Borges, Note sur (à la recherche de) Bernard Shaw, *œuvres complètes*, La Pléiade t1, Gallimard, p.790.

<sup>5</sup> Léon Trotski. *Littérature et révolution*, Julliard, 1964.

<sup>6</sup> F. Dürrenmatt, *La mort de la Pythie*, éditions de Fallois, L'age d'Homme, Zürich, 1990.

dans sa dimension de vérité intangible, opérée dans ce texte, pourrait préfigurer la mort d'une clinique centrée exclusivement sur les conflits intrapsychiques générés par la constellation familiale classique, qui n'est déjà plus qu'on le veuille ou non, la famille bourgeoise ; cette lecture ouvrirait ainsi à une remise en question des paradigmes analytiques et systémiques, obligeant par là-même à relever le challenge d'étiologies multi-centrées, non amorcé par Dürrenmatt évidemment.

« CE QUE LES MÉDECINS N'AVAIENT PAS SU REGARDER » : PRODIGES ET MIRAGES  
DE LA PSYCHIATRIE BALZACIENNE

### Juan Rigoli

Les rapports entre littérature et psychopathologie sont bien plus anciens, et aussi plus étroits, que nous ne sommes portés aujourd'hui à le croire. Nous savons – et nous ne cessons de nous y référer comme au fait culturel le mieux établi – que cette relation s'est nouée à Vienne, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle ; et nous avons tous en mémoire la valeur de « preuve » exemplaire que Freud attribue à la *Gradiva* de Jensen tout en en généralisant la portée : « les écrivains », note-t-il dans une formule devenue célèbre, « sont de précieux alliés », ils « connaissent d'ordinaire une foule de choses entre le ciel et la terre dont notre sagesse d'école n'a pas encore la moindre idée<sup>7</sup> ». La reconnaissance est on

<sup>7</sup> Sigmund FREUD, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de Jensen* [1907], traduit de l'allemand par Paule Arhex et Rose-Marie Zeitlin, précédé de Wilhelm Jensen, *Gradiva. Fantaisie pompéienne*, traduit de l'allemand par Jean Bellemin-Noël, préface de Jean-Bertrand Pontalis, Paris, Gallimard, « Connaissance de l'Inconscient », 1986, p. 141.

ne peut plus élevée et créditée la littérature d'un savoir dont elle aurait seule le privilège. Mais Freud n'en évalue pas moins la réussite de Jensen avec l'autorité que son propre savoir lui confère : « le romancier », conclut-il avec mesure, « nous a donné une étude psychiatrique parfaitement correcte<sup>8</sup> ». C'est dire que le succès de Jensen ne devient tel pour Freud que lorsqu'il est validé par la science. Accueillir cette *connaissance* littéraire, c'est aussi lui assigner une place et la tenir à distance ; les « précieux alliés » dont Freud se félicite ne constituent certainement pas le gros des troupes qu'il engage dans la bataille et ne seraient même d'aucun poids sans le blanc-seing qu'il leur délivre. Car il faut bien comprendre l'échelle de valeurs que ce jugement implique : si les « écrivains » en savent plus long que les représentants de « notre sagesse d'école », c'est au nom d'une *autre* science que Freud apprécie et les uns et les autres, en les surplombant et sans nullement s'identifier à cette « école » à laquelle le possessif fait pourtant mine de l'associer.

Mais pas plus qu'elle n'est libre de toute tension ou contradiction, cette *alliance* scellée par Freud n'est dépourvue d'histoire. Croire qu'elle trouve en lui son origine, c'est ignorer à quel point elle est l'héritière d'un XIX<sup>e</sup> siècle dont Freud est bien plus redevable qu'on ne le pense lorsqu'on fait de lui un inventeur sans autres modèles que ceux qu'il rejette. Nombre d'aliénistes – et parmi ceux qui ont compté dans l'histoire de la psychiatrie, comme Moreau de Tours – l'ont en fait précédé dans cet intérêt pour la littérature et jusque dans la manière de célébrer ses intuitions en les subordonnant à la raison médicale. Ce passé est d'ailleurs loin d'être marginal : la littérature est au centre des préoccupations théoriques des aliénistes, et aussi de leur pratique. Car elle

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 184.

est pour eux non seulement un objet sur lequel exercer leur compétence, comme sur toute autre manifestation de l'esprit, mais aussi un recours épistémologique, dans la mesure où ils voient en elle à la fois un mode de représentation de la vie intérieure, analogue à celui que les malades eux-mêmes adoptent, et un répertoire de figures et de types susceptibles de contribuer à la représentation des types et figures qui se dégagent de la clinique.

Que la littérature puisse ainsi occuper une place intermédiaire entre la folie et ce que les aliénistes en perçoivent, cela tient évidemment à l'inconfort propre à une « spécialité » qui ne cesse de s'aventurer sur des terrains divers – philosophie, histoire, esthétique – faute de trouver son fondement dans les seules sciences médicales. Rien de plus proche, au demeurant, et de plus disponible, que cette culture littéraire à laquelle les aliénistes se réfèrent : son rôle est prépondérant jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en dépit des sévères coups de boutoir qu'elle reçoit d'une culture scientifique victorieuse ; l'empire des « belles-lettres » et de la rhétorique est encore suffisamment étendu pour que les médecins, aliénistes ou non, en soient très fortement marqués et tout particulièrement au cours des études qui précèdent leur instruction médicale. En témoignent, dans leurs publications, les nombreux signes d'une affiliation littéraire, citations ou allusions, qui ne cessent d'interférer, de manière heureuse ou conflictuelle, avec leur formation scientifique. Davantage : parce qu'ils se considèrent eux aussi comme des « écrivains », en un sens très large qui prévaut encore au XIX<sup>e</sup> siècle, la littérature ne leur paraît pas être un monde si éloigné du leur, les livres qu'eux-mêmes publient étant appelés à figurer dans une bibliothèque où les sciences et les lettres se côtoient.

Le partage que nous connaissons aujourd'hui entre littérature et science est

en fait très récent : ce n'est qu'au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il est amorcé, créant deux cultures distinctes, dont le divorce ne s'est imposé que très progressivement et de manière inégale selon les domaines scientifiques. La psychiatrie, en marge des autres spécialités médicales, instaure très lentement ce partage, en dépit même de son ambition résolument positive qui la pousse à se défaire de cet ancien compagnonnage compromettant, quoiqu'il lui soit encore indispensable à plus d'un titre. Tel est le cas des premiers aliénistes, Pinel, Esquirol, dont la conception même de leur objet – la folie entendue comme « passion » exacerbée – est inséparable d'une culture rhétorique classique ; et tel est bien le cas aussi, au-delà du tournant organiciste des années 1850, pour des aliénistes comme Moreau de Tours, Brière de Boismont, et même Morel ou Jean-Pierre Falret, dont l'ancrage littéraire se mesure aisément au nombre de références à la littérature, y compris contemporaine : pour un Moreau de Tours, c'est Balzac, Nodier, Gautier, Nerval qui sont largement mis à contribution, et parfois très longuement cités, avec un statut ambigu qui fait d'eux tout ensemble des sujets d'étude et de « précieux alliés » – ce que chacun d'eux d'ailleurs lui rend bien, ou lui avait rendu par avance, en faisant de l'aliénisme un thème littéraire largement exploité.

#### *Balzac aliéné*

Balzac est au centre de ces échanges, ou plutôt de ce jeu de miroirs où littérature et médecine se renvoient mutuellement leurs reflets, fidèles ou difformes. Et il n'est sans doute pas de meilleure preuve de l'intérêt porté par Balzac aux discours médicaux sur l'aliénation, que la manière dont les aliénistes et leurs successeurs se sont régulièrement penchés sur son œuvre en l'estimant intuitivement médicale, quoique

exclusivement littéraire, et en s'emparant de son auteur comme d'une figure à la lisière de la raison et de la folie, bien digne en tout cas des honneurs de la pathographie.

Une anecdote en témoigne, parmi les nombreuses qui tissent la trame des traités au XIX<sup>e</sup> siècle et au-delà, signes d'une confiance accordée par les aliénistes à la rhétorique de l'*exemple*, aux petites histoires édifiantes dont ils sollicitent volontiers la valeur persuasive. Elle est rapportée par Victor Parant dans son traité de 1888, dont le titre résolument provocateur, *La raison dans la folie*, annonce une attaque des clichés en vogue sur les différences entre folie et raison et sur la facilité qu'il y aurait à les distinguer l'une de l'autre. Mais Parant doit son anecdote à un autre aliéniste, Irénée Célestin Baume, « Directeur médecin de l'asile de Quimper », qui l'avait publiée sept ans plus tôt dans un article consacré à la médecine légale des aliénés, paru dans les *Annales médico-psychologiques*<sup>9</sup>. Quant au docteur Baume, il la doit à son tour à Samuel-Henry Berthoud, feuilletoniste et romancier, célèbre vulgarisateur des sciences et des techniques, auteur d'innombrables notices parues dans la presse entre 1861 et 1872, réunies notamment en dix volumes sous le titre de *Petites chroniques de la science*. Le *Grand Dictionnaire Universel* de Pierre Larousse le présente très respectueusement, en 1867, comme un auteur qui « cultive avec un égal succès les deux branches opposées des connaissances humaines, les lettres et les sciences, et qui se trouve ainsi la vivante condamnation du ridicule système de bifurcation dans les études ».

Une « bifurcation » devant laquelle Berthoud n'est pourtant pas seul à ne pas choisir son chemin : Parant et Baume

empruntent eux aussi les deux voies, et dans les deux sens, en faisant bon accueil à une anecdote qui, dans son voyage d'un texte à l'autre non moins que par son thème, nous conduit de la médecine à la littérature et de la littérature à la médecine :

Un des disciples d'Esquirol lui disait un jour : « Maître, indiquez-moi donc un critérium sûr pour distinguer la raison de la folie. »

Le lendemain, le maître réunissait à sa table son disciple et deux personnages, l'un correct jusqu'à la perfection dans sa tenue et dans son langage, l'autre exubérant, plein de lui-même et de son avenir. En prenant congé, le disciple rappela au maître le critérium qu'il lui avait demandé la veille : « Prononcez vous-même, lui dit Esquirol, vous venez de dîner avec un fou et avec un sage. » – « Oh ! le problème n'est pas difficile : le sage, c'est cet homme si distingué, si accompli ; quant à l'autre, quel étourdi ! quel casse-tête, il est vraiment à enfermer. »

« Eh ! bien, lui dit Esquirol, vous êtes dans l'erreur ; celui que vous prenez pour un sage se croit Dieu ; il met dans son attitude la réserve et la dignité qui conviennent à son rôle, c'est un pensionnaire de Charenton. Quant au jeune homme que vous prenez pour un fou, c'est un de nos bons littérateurs, c'est M. Honoré de Balzac... »<sup>10</sup>

Les leçons que l'on peut tirer de cet apologue sont nombreuses, et de tout ordre. La plus simple de toutes, platement biographique, est que Balzac mange à la table d'Esquirol, ce qui n'est au fond qu'un signe, très superficiel mais concordant, d'une relation entre littérature et médecine qui se traduit aussi par des échanges personnels effectifs. Nous comprenons du coup que l'intégration du nom d'Esquirol dans un roman comme *Louis Lambert*, au-

<sup>9</sup> Irénée Célestin BAUME, « Quelques matériaux apportés à la médecine légale des aliénés », *Annales médico-psychologiques*, 6<sup>e</sup> série, t. VI (1881), p. 265.

<sup>10</sup> Victor PARANT, *La raison dans la folie. Étude pratique et médico-légale sur la persistance partielle de la raison chez les aliénés et sur leurs actes raisonnables*, Paris, Octave Doin / Toulouse, Édouard Privat, 1888, p. 82.

delà de sa fonction dans la fiction, s'inscrit dans la continuité d'un dialogue entre Esquirol et Balzac.

Mais il est encore un autre niveau auquel l'anecdote se révèle significative. Le rapport entre « maître » et « disciple » tel qu'elle nous le présente se déplace et quitte la sphère de l'enseignement dans une maison de santé pour se déployer dans une salle à manger. Cela sans doute parce que la nature de l'enseignement dispensé requiert des exemples et des coups de théâtre, une mise en scène orchestrée par le « maître » au bénéfice du « disciple », au terme de laquelle ce dernier acquerra une expérience dont il n'aurait pu s'enrichir autrement. Le déplacement est lui-même plein de sens : il en ressort que la clinique peut – et sans doute aussi doit – s'exercer en tout lieu ; cela parce que l'asile est un espace où la folie, éclairée par l'observation de tout instant, finit par se montrer à nu, ne serait-ce que fugitivement, alors que dans tous les lieux mondains, elle se déguise et risque de se soustraire durablement à la vue. Le « maître » Esquirol entraîne donc son « disciple » sur le terrain où la compétence de ce dernier, encore incertaine, mise le plus durement à l'épreuve, pourra en ressortir fortifiée. Les anecdotes similaires ne manquent d'ailleurs pas dans les traités sur l'aliénation, qui prennent pour cadre des lieux publics ou des salons bourgeois où un aliéniste fait voir à un novice – apprenti médecin ou simple homme du monde – une folie qu'il ne verrait pas sans lui.

L'enseignement escompté est si important, au demeurant, que l'anecdote a été non seulement choisie mais aussi *conçue* à cet effet. Car le premier des aliénistes qui la publie ne se contente pas de l'emprunter à la chronique de Berthoud : il la récrit en l'adaptant à l'usage rhétorique qu'il se propose d'en faire. Dans la version d'origine, la scène a certes lieu dans une salle à manger, mais à

l'asile de Charenton, et la table n'est pas celle d'Esquirol mais du directeur administratif de l'asile. Quant au rapport entre « maître » et « disciple », sans être totalement absent, il est significativement différent : c'est Berthoud lui-même, et non un jeune médecin comme on pouvait le croire, qui s'adresse avec déférence au « maître » et se retrouve ainsi destinataire d'une leçon dont il fera trente ans plus tard le récit :

– Cher maître, demandai-je au docteur Esquirol, un soir que nous dînions ensemble, quels sont les caractères pathologiques de l'aliénation mentale ?

Le célèbre médecin des fous tressaillit.

– Diable ! mon enfant, répliqua-t-il, vous me faites là, à brûle-pourpoint, une rude question !

Il toucha du bout du doigt son front dégarni de cheveux, et se prit à rire de ce rire fin et méridional que je n'ai jamais vu qu'à lui.

– Allons, dit-il, il faut que je m'exécute ! Je ne le ferai, toutefois, qu'après-demain, et encore est-ce à la condition que vous viendrez déjeuner avec moi, chez le directeur de la maison de santé de Charenton. J'irai vous prendre.

Je n'ai pas besoin d'ajouter avec quel empressement j'acceptai une pareille invitation.

Cela se passait en 1829.

Le surlendemain, à neuf heures du matin, la voiture d'Esquirol s'arrêtait à ma porte. J'y pris place à côté de lui, et nous ne tardâmes point à arriver dans le célèbre et lugubre hospice [...] <sup>11</sup>.

Pour le reste, l'anecdote se construit de la même manière, par l'opposition de l'attitude et des traits des « deux autres convives » que Berthoud découvre dans le salon où il est aussitôt introduit :

Le premier était un jeune homme, petit, replet, à l'œil noir et ardent, à la

<sup>11</sup> Samuel-Henry BERTHOUD, *Petites chroniques de la science*, année 1861, tome second, Paris, Garnier, 1862, pp. 220-221.

bouche large et démeublée. Il accourut affectueusement et bruyamment au-devant d'Esquirol. Le second personnage, d'un âge mûr et d'une extrême distinction, rendit froidement au médecin le salut que lui adressa celui-ci<sup>12</sup>.

L'homme au maintien digne et distant se nomme « M. de Saunières » ; l'autre, simplement « M. Honoré... », le visiteur ne parvenant pas à entendre son nom lorsqu'il lui est présenté par son hôte « d'une voix assez basse<sup>13</sup> ». La scène se poursuit :

On se mit à table. M. Honoré ne cessa point, pendant le déjeuner, de parler et de parler de lui-même. – Je n'ai encore fait que de mauvais romans, disait-il. Les cent volumes qui portent mes divers pseudonymes sont des essais informes, je l'avoue. La célébrité, l'Institut, et surtout la fortune m'attendent cependant, et me prodigueront leurs faveurs le jour où je me sentirai assez fort pour daigner signer mes œuvres de mon véritable nom. Or, ce jour est bien prochain !

Une fois cette thèse établie, il se jeta dans les rêves les plus éblouissants et les plus impossibles, bâtit des châteaux en Espagne d'or et de diamants, et se livra à des utopies aussi amusantes qu'absurdes.

Au rebours, M. de Saunières ne prononça durant le repas que peu de paroles ; toutefois il le fit toujours avec autant de réserve que d'esprit.

Tandis qu'on servait le café, Esquirol se pencha vers moi et me dit à l'oreille :

– Mon enfant, vous venez de déjeuner avec un fou et un homme de génie : lequel est le fou ?

– Pardieu ! il n'y a point à hésiter, c'est ce M. Honoré...

Esquirol pinça ses lèvres minces et railleuses et réprima un sourire.

– Et M. de Saunières ?

– Je l'estime un gentilhomme accompli, et autant que j'en puis juger d'après le peu qu'il a dit, un esprit lucide et sérieux.

– M. Honoré de Balzac est un jeune écrivain d'un immense avenir, témoin les *Scènes de la Vie privée*, qu'il publiera sous quelques jours dans la *Revue des Deux Mondes*. Quant à M. de Saunières, voici quinze ans qu'il habite comme pensionnaire – c'est-à-dire comme aliéné – la maison de Charenton ; il se croit Dieu le Père !...<sup>14</sup>

Les variantes sont nombreuses, parfois minimes, entre cette première version et celles de Baume et de Parant, et l'on serait peut-être tenté de ne voir dans leur reprise de l'anecdote qu'une pure simplification narrative. Mais on aurait tort de ne pas remarquer combien cet effort de synthèse modifie la portée du récit, ne serait-ce qu'en faisant disparaître le chroniqueur Berthoud pour recentrer l'épisode sur la figure d'Esquirol, ou encore en éloignant la scène du cadre de l'asile et en accentuant une relation de « maître » à « disciple » qui fait d'Esquirol à la fois un clinicien et un pédagogue, tout disposé à créer les situations les plus propices à l'éducation médicale de son élève.

Au reste, s'il efface la présence de Berthoud, Baume prive aussi l'anecdote de sa portée critique en la détachant de son contexte d'origine, dans lequel elle sert de prologue au compte rendu d'une publication aliéniste : « Ces souvenirs de ma jeunesse », conclut en fait Berthoud au terme de l'apologue, « me sont revenus hier, en achevant de lire un livre de M. Moreau de Tours, intitulé : la *Psychologie morbide*<sup>15</sup> ». Compte rendu résolument négatif, dans lequel la thèse de Moreau – brutalement résumée : « Tout ce qui est, à juste titre, l'objet de la vénération ou de l'admiration des hommes, se trouve, d'après M. Moreau, atteint de névrose<sup>16</sup> » – est battue en brèche au nom d'une « intelligence humaine » qui ne peut ni ne doit prétendre se connaître elle-même au

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>16</sup> *Ibid.* p. 224.

point de réduire son mystère à l'ordre impérieux d'une hypothèse « fausse<sup>17</sup> ». La conclusion de Berthoud est sans appel et engage une réévaluation de l'anecdote : « disons encore que l'école à laquelle appartient M. Moreau de Tours, école qui date d'Esquirol lui-même, malgré le talent et le savoir que chacun reconnaît à ceux qui la desservent, compte peu d'adeptes et beaucoup d'adversaires. Selon nous, ces derniers seuls sont dans le vrai [...]»<sup>18</sup>. L'échec de Moreau de Tours reflue sur le succès d'Esquirol et la démonstration initiale perd beaucoup de son prestige.

Mais en dépit de ses métamorphoses, l'anecdote est des plus révélatrices de l'usage que la médecine peut faire de la littérature, concentrée ici dans la seule figure de l'écrivain. Car l'invitation qu'Esquirol adresse à Balzac est une sorte de guet-apens : croyant être à la table d'un médecin, ou d'un directeur d'asile, Balzac se prête sans le savoir à une leçon d'amphithéâtre, entièrement préméditée ; lui dont le travail érige en principe l'observation de l'humanité tout entière et de ses mœurs, y compris celles des médecins, se retrouve en fait dans la position de l'observateur observé. Si l'on remonte d'ailleurs d'une publication médicale à l'autre, une autre variante se fait jour : dans la version de Parant, au moment venu de la chute et du dévoilement, Esquirol s'exclame à propos de Balzac : « c'est un de nos bons littérateurs ». Dans la version précédente, celle de Baume, l'aliéniste tient un discours non seulement plus emphatique mais aussi d'une autre teneur, conforme dans l'esprit sinon dans la lettre à la version de Berthoud : « vous pouvez saluer en lui », lit-on chez Baume, « l'une des futures gloires de la littérature française », et chez Berthoud : c'est « un jeune écrivain d'un immense avenir ». Nuances qui font

d'Esquirol non seulement un habile observateur des fous, mais aussi un homme de goût doublé d'un critique littéraire, capable non seulement de distinguer la raison de la folie, mais aussi de reconnaître le talent d'un écrivain prometteur.

Riche de toutes ces résonances culturelles, le fait rapporté par Parant prend à rebours la thèse de son traité, et aussi la confirme : non seulement il y a de la raison dans la folie, ce que démontre à l'envi la prudente retenue du « pensionnaire de Charenton », mais encore de la folie dans la raison, ce dont les écarts et la pétulance de Balzac semblent fournir à Esquirol le meilleur exemple possible. Au passage, au fil des versions successives, l'opposition de la raison et de la folie se déplace, comme si elle résidait davantage dans le principe même du contraste que dans les termes qui se voient opposés : Berthoud offrait l'alternative du « fou » et de l'« homme de génie » ; Baume et Parant, celle du « fou » et du « sage ». Exacerbation des différences, embarras terminologique – que Parant va du reste augmenter en opposant ailleurs la « folie » à l'« intelligence » –, dans lesquels on perçoit le malaise créé par la nécessité rhétorique d'une opposition *pour l'exemple*, alors que les deux aliénistes entendent faire admettre l'existence d'états intermédiaires ou mixtes. Mais la contradiction n'est qu'apparente et l'effet rhétorique escompté ne manque pas de servir la cause défendue par Baume et Parant. Car quelle que soit la labilité des formes dans lesquelles la folie se manifeste, une fois que l'aliéniste réussit à les identifier, elles sont définitivement acquises et leur écart résulte d'une opposition des plus tranchées. Parant en avertit d'emblée ses lecteurs, dont il attend d'ailleurs qu'ils ne se limitent pas au cercle des aliénistes :

Quant aux personnes étrangères à la pratique de la médecine mentale, nous pourrions leur faire apprécier les

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>18</sup> *Ibid.* p. 229.

aliénés sous un jour où elles ne les connaissent pas assez, et leur apprendre qu'il faut juger la folie d'un individu, non d'après ce qui lui reste de raison, mais d'après ce qui lui en manque ; non d'après les seules apparences raisonnables, mais d'après les lacunes réelles et les altérations véritables des facultés intellectuelles<sup>19</sup>.

Si infimes ou fugitifs qu'ils soient, les indices ne manquent pas à l'observateur informé : « lacunes » ou « altérations » font toujours la part entre la folie et ce qui ne l'est pas. D'où sans doute une autre correction que Baume apporte à l'anecdote de Berthoud, la privant ainsi de sa vraie chute. Car après avoir distingué le « jeune écrivain » de l'« aliéné », Esquirol lançait à son tour à Berthoud, en guise de défi et en la laissant définitivement sans réponse, la même « rude question » que celui-ci lui avait adressée : « Dites-moi donc maintenant quelle nuance sépare du génie l'aliénation mentale et quels sont les signes pathologiques de la folie ?<sup>20</sup> » L'Esquirol de Berthoud, contrairement à celui de Baume, prolonge le moment de la révélation finale en marquant d'incertitude les « signes » qui la permettent. Manière, pour Esquirol, de souligner la complexité d'une question qui ne souffre aucune réponse élémentaire ; mais manière aussi, pour Berthoud, de faire vaciller le savoir d'Esquirol et de clore la leçon sur une probable incapacité du « maître » à déclarer les principes du classement qu'il vient pourtant de faire sans nullement hésiter.

Ainsi libérée de toute ambiguïté et recadrée sur les certitudes de la science, l'anecdote de Parant a tout d'une parabole dont on est invité à tirer un unique enseignement : ne reconnaît pas les fous qui veut. Ce n'est d'ailleurs pas le seul apologue que Parant insère dans son traité,

et tous ont la même visée didactique. Ainsi cette autre anecdote, glanée dans les *Annales médico-psychologiques* de 1855, que Parant reproduit cette fois à la lettre :

On raconte que Pinel, faisant visiter la division des aliénées de la Salpêtrière à une dame avait déjà parcouru plusieurs salles remplies de malades, lorsque cette dame, s'arrêtant, demanda à l'illustre médecin où étaient les folles et si elle pourrait bientôt les voir<sup>21</sup>.

« On raconte que », répète Parant, ne sachant sans doute plus que le fait, non sans quelques variantes qui appelleraient aussi un commentaire, est rapporté par Pinel lui-même dans l'un de ses ajouts à la seconde édition de son *Traité* en 1809 : « Des voyageurs distingués, curieux de visiter l'hospice des aliénées de la Salpêtrière, et témoins de l'ordre et du calme qui y règnent en général, ont dit quelquefois avec surprise en parcourant leur enceinte : “*Mais où sont les folles*” ?<sup>22</sup> ». Les histoires circulent d'un traité à l'autre au gré d'une tradition écrite ou orale de l'aliénisme et réapparaissent ainsi régulièrement, oubliées parfois de leur source et toujours remodelées de façon à rendre de nouveaux services à ceux qui à la fois les rapportent et les récrivent.

À quoi s'ajoute la part d'invention narrative de chaque aliéniste, son désir de léguer à la postérité médicale une histoire de sa propre main, fruit de l'observation ou non, comme cette autre fable manifestement composée par Victor Parant :

<sup>21</sup> V. PARANT, *La raison dans la folie*, op. cit., p. 83. L'anecdote est tirée d'une longue discussion sur les thèses défendues par Moreau de Tours : « Académie impériale de médecine. Du délire au point de vue pathologique et anatomopathologique », *Annales médico-psychologiques*, 3<sup>e</sup> série, t. I (1855), p. 509.

<sup>22</sup> Philippe PINEL, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, seconde édition, entièrement refondue et très augmentée, Paris, J. Ant. Brosson, 1809, p. 193.

<sup>19</sup> V. PARANT, *La raison dans la folie*, op. cit., p. 6.

<sup>20</sup> S.-H. BERTHOUD, *Petites chroniques de la science*, op. cit., p. 223.

Autre exemple : voici un salon où sont réunis une dizaine d'individus ; c'est pendant l'hiver ; quelques-uns sont assis autour du foyer, où ils se chauffent tranquillement ; un d'entre eux lit le journal, deux autres font paisiblement une partie de cartes à laquelle ils sont très attentifs. Tous se lèvent poliment à l'arrivée d'une personne étrangère, la partie est suspendue, le journal a été abaissé. Ils attendent patiemment le départ du visiteur, en le regardant d'une façon qui n'a rien d'extraordinaire ; ils ont vraiment l'air d'être tous intelligents. Le visiteur partira peut-être avec la conviction qu'il a passé au milieu de gens raisonnables. Cependant, tous ceux qui sont réunis dans ce salon sont des aliénés ; les deux joueurs sont atteints l'un de paralysie générale, l'autre de folie circulaire ; le lecteur est un halluciné persécuté, les autres sont des déments de diverses catégories. Leur attitude est si convenable, leur tenue si correcte que, faute d'être avertie d'avance, une personne étrangère à la connaissance des maladies mentales aura de la peine à croire qu'elle s'est trouvée au milieu d'aliénés et supposera chez ces individus plus d'intelligence qu'ils n'en ont réellement<sup>23</sup>.

Curieux exemple, si schématique et désincarné, si dépourvu d'effet de réel, qu'on soupçonne d'emblée sa fabrication : au terme d'une série d'anecdotes dont la source est indiquée et qui toutes sont réputées véridiques, Parant en ajoute une autre de son propre cru. Et le long tableau qu'il propose de ce salon bourgeois où « une dizaine d'individus » occupent calmement leur loisir ne pourra être lu que dans l'imminence d'une révélation de folie. Ce dont l'aliéniste ne prive pas son lecteur, en dépit du fait qu'il ne lui dévoile aucun signe distinctif, pas même après avoir nommé le trouble de chacun dans une arithmétique un peu floue : une « paralysie générale », une « folie circulaire », un

<sup>23</sup> V. PARANT, *La raison dans la folie*, op. cit., pp. 83-84.

« halluciné persécuté » et le solde en « déments ».

Inventives ou non, généreuses de détails ou vaguement ébauchées, les histoires de méprises que les aliénistes racontent suivent un même schème, structurellement vouées à la répétition. Ainsi, près de quarante ans plus tard, chez le docteur Voivenel qui, séduit à son tour par le chiasme de « la raison chez les fous » et de « la folie chez les gens raisonnables », retrouve l'anecdote de Berthoud, Baume et Parant au moment de mettre en scène « les surprises de l'asile », où « l'aspect extérieur est souvent trompeur, et, pour peu qu'un infirmier, l'adjoint..., ou même le directeur, soient eux-mêmes des nerveux, les confusions sont possibles<sup>24</sup> »... « Cette anecdote pourrait être renouvelée souvent<sup>25</sup> », commente-t-il après l'avoir intégralement rapportée – et aussi *renouvelée* en poussant à bout la logique des volte-face, au point d'y impliquer un instant les aliénistes eux-mêmes, en lieu et place de Balzac :

Combien parmi vous feraient l'erreur de l'élève d'Esquirol, s'ils s'asseyaient sans être prévenus à la table de certains aliénistes, agités, bavards, torturés d'inventions et de théories biscornues, toujours sur la scène, ahurissant leurs convives de leurs inimitables qualités qu'ils jettent à la face des gens à la façon d'une mitrailleuse... d'aliénistes enfin, – je n'ai pas besoin de vous le dire, – comme vous ne sauriez en trouver un seul en France<sup>26</sup>.

De cette abondance d'historiettes, sérieuses ou bouffonnes, ou les deux à la fois, on conclura au moins que leur enjeu rhétorique demeure entier pour les aliénistes, toujours confrontés au soupçon

<sup>24</sup> Paul VOIVENEL, *La raison chez les fous et la folie chez les gens raisonnables* [1924]. *Le clavier des émotions. Les mélancolies savoureuses. L'imagination féminine*, Paris, Éditions du Siècle, 1926, pp. 39-40.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>26</sup> *Ibid.*, pp. 42-43.

d'autrui sur les fondements de leur discipline et sur les capacités de celle-ci à définir son objet : « trompé par les apparences, persuadé que l'aliéné ne saurait jamais parler ni écrire raisonnablement, impressionné par les façades raisonnables de certains fous », le public « croit facilement aux internements arbitraires » et discrédite la psychiatrie « au nom de cette myope déesse qu'est la Raison<sup>27</sup> ». De Pinel à Parant et au-delà, la leçon se répète, telle que l'avait formulée Jean-Pierre Falret au milieu du siècle : « [...] trop souvent les personnes qui n'ont pas fait d'études spéciales, voient la folie là où elle n'est pas, et plus fréquemment encore ne la voient pas lorsqu'elle existe<sup>28</sup> ». Établir publiquement cette compétence *spéciale*, c'est non seulement l'asseoir sur une pratique se voulant efficace, mais aussi lui donner corps en une vaste collection d'anecdotes.

### *Balzac aliéniste*

Que Balzac soit ainsi mis en vedette dans un contexte de folie, cela n'a rien d'inhabituel, et ce n'est pas la première fois que lui-même ou ses textes sont appelés à figurer dans des publications médicales. On trouve d'ailleurs une sorte de pendant à cette anecdote, en 1859, dans la *Psychologie morbide* de Moreau de Tours, dont Berthoud signe justement la critique. Car le grand théoricien du hachisch et du rêve dans leurs rapports à l'aliénation mentale a non seulement invité Balzac à sa table, mais aussi aux séances où l'expérimentation de la drogue réunissait, sous sa conduite, médecins, écrivains et artistes dans les années 1840. Or *La Psychologie morbide* en rend

indirectement compte en reproduisant une lettre de Balzac dans laquelle l'aliéniste invite à lire « l'impression que l'action du haschisch avait produite sur son esprit<sup>29</sup> ». Davantage : Moreau de Tours inscrira le « cas » de Balzac dans l'ample répertoire des « faits biographiques se rapportant à l'état d'excentricité » qu'il annexe à la fin de son traité<sup>30</sup>. Et cet « état », s'il ne fait pas de Balzac un aliéné, le présente au moins comme un excellent candidat. Réponse de bonne guerre (et posthume : Balzac est mort en 1850) à celui qui n'a pas manqué de combattre les thèses de l'aliéniste par romans interposés en dénonçant publiquement leur erreur et en renvoyant à ses propres ouvrages, dont *Louis Lambert*, pour une théorie plus approfondie des phénomènes de la pensée. Balzac, toujours aussi « plein de lui-même » que le disent Berthoud, Baume ou Parant, ne souffre certainement pas de modestie. Mais il faut le prendre très sérieusement au mot et comprendre à quel point ce renvoi à ces propres textes est conforme à une ambition littéraire et scientifique tout ensemble, sinon antérieure au partage des deux cultures, du moins en conflit avec lui : *La Comédie humaine* se veut être le lieu d'exposition de tous les savoirs, et l'occasion de leur bilan. La médecine n'y échappe pas, bien au contraire, et l'on voit régulièrement Balzac porter sur elle les jugements les plus arrêtés, d'autant plus appuyés s'ils concernent les règles et les écarts de l'esprit.

De ces échanges et interférences entre littérature et psychiatrie, le XIX<sup>e</sup> siècle est loin d'être avare et Balzac sert plus d'une fois, et à plus d'un titre, de point de rencontre ou de séparation entre

<sup>27</sup> *Ibid.*, pp. 14 et 30.

<sup>28</sup> Jean-Pierre FALRET, *De l'enseignement clinique des maladies mentales*, Paris, Imprimerie de L. Martinet, 1850, p. 12. [Extrait des *Annales médico-psychologiques*.]

<sup>29</sup> Jacques-Joseph MOREAU de TOURS, *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire, ou de l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel*, Paris, Victor Masson, 1859, pp. 414-415.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 544.

les sciences et les lettres. Par sa figure d'écrivain, mais aussi par ses textes qui n'ont cessé d'avoir rendez-vous avec la médecine – ce que Balzac avait du reste lui-même programmé. Et ce n'est sans doute pas un hasard si le texte qu'il invite à lire en réponse aux spéculations de Moreau de Tours, patiemment récrit et augmenté d'édition en réédition, de 1833 à 1846, est celui qui rencontrera le plus souvent la lecture des médecins et tout particulièrement des psychiatres.

Son thème le destinait à cette rencontre : *Louis Lambert* se présente comme une sorte de biographie intellectuelle d'un personnage absolument exceptionnel par la force de sa pensée, par sa capacité à s'assimiler tous les savoirs, y compris la médecine, et qui, encore dans la force de l'âge, connaît une brusque déchéance, ou au contraire une ultime sublimation de l'esprit, qualifiée par les uns de « folie » (tel est dans la fiction l'avis d'Esquirol) et par les autres d'accès aux plus hautes sphères du « génie ». Le narrateur, ami intime du personnage dans sa jeunesse, occupe une place ambiguë, à la fois d'admirateur complice et d'observateur distant, laissant ainsi planer le doute, jusqu'à la fin du récit, sur le « génie » ou la « folie » de son ancien camarade. Tout se passe comme si la raison médicale, sans cesse convoquée, était aussi suspendue, voire résolument contrariée.

Mais l'intérêt de ce texte réside aussi dans sa forme, soumise à l'organisation qui régit, dans les mêmes années, le récit médical en articulant un certain nombre de pièces : l'histoire de l'aliéné et le registre de ses antécédents ; le récit de la consultation ; le compte rendu de l'« interrogation » du malade ; la reproduction de ses discours, recueillis personnellement ou rapportés par autrui ; la citation de ses écrits, quand il s'en trouve ; la description de son apparence (« habitude », « gestes », « physionomie »)

et parfois même son portrait comme dans nombre de publications médicales, dont les premiers articles d'Esquirol dans le *Dictionnaire des science médicales* au début du siècle. Or pas un de ces éléments ne fait défaut dans *Louis Lambert* : du compte rendu du diagnostic d'Esquirol jusqu'à la visite durant laquelle le narrateur examine lui-même son ancien camarade ; du portrait physique et moral de Lambert à l'histoire de ses travaux excessifs ; de ses antécédents familiaux à l'analyse des influences que le milieu a pu exercer sur lui ; du report de ses symptômes précurseurs (« visions », « catalepsie ») aux citations finales (« lettres », « pensées ») qui documentent son trouble. À quoi s'ajoute même, dans la dernière édition du texte, un portrait qui le représente dans la pose clinique où le narrateur le saisit : « Il se tenait debout les deux coudes appuyés sur la saillie formée par la boiserie, en sorte que son buste paraissait fléchir sous le poids de sa tête inclinée<sup>31</sup> ». Sur le plan formel aussi bien que dans son thème *Louis Lambert* affiche donc les signes d'une affiliation médicale et cherche à capter l'attention des médecins.

Ce qui ne manque pas d'arriver dès 1850, lorsque l'aliéniste Jean-Pierre Falret cite *Louis Lambert* dans ses *Leçons cliniques de médecine mentale*, au cours d'une discussion sur les effets de l'« hallucination<sup>32</sup> ». Deux passages du roman viennent ainsi enrichir la collection des « faits » réunis par Falret ; deux passages d'ailleurs distincts, que l'aliéniste met côte à côte en les coupant de la réflexion philosophique et médicale dans laquelle ils s'insèrent :

<sup>31</sup> *Louis Lambert*, in *Études philosophiques et Études analytiques*, Paris, Furne, J.-J. Dubochet et C<sup>ie</sup>, J. Hetzel, 1846, p. 195. [*La Comédie humaine*, t. XVI.]

<sup>32</sup> J'ai retracé plus longuement l'histoire de cette réception dans *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, préface de Jean Starobinski, Paris, Fayard, 2001.

« Sens-tu comme moi, demanda un jour Louis Lambert à M. de Balzac, son condisciple, sens-tu comme moi s'accomplir en toi, malgré toi, de fantasmagoriques souffrances ? Par exemple, si je pense à l'effet que produirait la lame de mon canif en entrant dans ma chair, j'y ressens tout à coup une douleur aiguë, comme si je m'étais réellement coupé ; il n'y a de moins que le sang. »

Louis Lambert ajoute : « En lisant le récit de la bataille d'Austerlitz, j'en ai vu tous les incidents ; les volées de canon et les cris des combattants retentissaient à mes oreilles, m'agitaient les entrailles ; je sentais la poudre, j'entendais le bruit des chevaux et la voix des hommes, j'admirais la plaine où se heurtaient des nations armées, comme si j'eusse été sur la hauteur du Santon. »<sup>33</sup>

C'est ensuite le tour d'un autre aliéniste, Bénédicte-Augustin Morel qui reprend les mêmes passages dans ses *Études cliniques* de 1852. À cette différence près, et elle est de taille, que Morel cite Falret sans mentionner Balzac si bien que l'exemple perd la marque de son origine littéraire et se trouve ainsi anonymement inséré parmi d'autres « observations » médicales comme « un cas remarquable d'impressionnabilité chez un jeune homme »<sup>34</sup>.

Mais l'histoire continue : entre en scène un troisième aliéniste, Brierre de Boismont, qui reprend le même « exemple », sans doute d'après Falret, dans la troisième édition de son traité

<sup>33</sup> Jean-Pierre FALRET, *Leçons cliniques de médecine mentale faites à l'hospice de la Salpêtrière. Première partie. Symptomatologie générale des maladies mentales*, Paris, J.-B. Baillière, 1854, pp. 122-123 [Extrait de la *Gazette des Hôpitaux* (1850-1851)]. Voir les passages correspondants dans Honoré de BALZAC, *Louis Lambert*, in *La comédie humaine*, édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1979, t. XI, pp. 615 et 593-594.

<sup>34</sup> *Ibid.* Mais Morel reprendra l'exemple huit ans plus tard, en mentionnant cette fois et Falret et Balzac (*Traité des maladies mentales*, Paris, Victor Masson, 1860, *op. cit.*, p. 340).

*Des hallucinations* en 1862. Et contrairement à Morel Brierre de Boismont inscrit bien en vue le nom de Balzac, au point d'en faire même le sujet indirect du « cas » qu'il rapporte :

Cette hyperesthésie de la sensibilité s'observe chez un grand nombre d'hommes, et sans nier les exceptions, nous la regardons comme éminemment propre à la production des chefs-d'œuvre des arts et des lettres, dans tout ce qui appartient au sentiment. Balzac cite un exemple remarquable de cette émotivité. « Sens-tu comme moi, demande un jour Louis Lambert (Balzac lui-même !) au célèbre auteur de la comédie humaine, son condisciple, sens-tu comme moi, s'accomplir en toi, malgré toi, de fantasmagoriques souffrances ? Par exemple, si je pense à l'effet que produirait la lame de mon canif en entrant dans ma chair, j'y ressens tout à coup une douleur aiguë, comme si je m'étais réellement coupé ; il n'y a de moins que le sang. » Louis Lambert ajoute : « En lisant le récit de la bataille d'Austerlitz, j'en ai vu tous les incidents ; les volées de canon et les cris des combattants retentissaient à mes oreilles, m'agitaient les entrailles ; je sentais la poudre, j'entendais le bruit des chevaux et la voix des hommes ; j'admirais la plaine où se heurtaient des nations armées, comme si j'eusse été sur la hauteur du Santon. » Ce passage est de la plus exacte vérité, et nous avons eu dans l'observation de Marie de Mœrl une preuve sans réplique de ce pouvoir de l'hyperesthésie de la sensibilité. Dans le chapitre 13, nous reviendrons sur ce curieux sujet [...]<sup>35</sup>.

Brierre de Boismont reprendra effectivement ailleurs son « curieux sujet » et parviendra une fois encore à Louis Lambert comme à un exemple d'« hallucination physiologique », propre

<sup>35</sup> Alexandre-Jacques-François BRIERRE DE BOISMONT, *Des hallucinations ou histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, des rêves, du magnétisme et du somnambulisme*, troisième édition entièrement refondue, Paris, Germer Baillière / Londres, Hippolyte Baillière / New York, Hipp. Baillière brothers, 1862, p. 376.

donc à l'état normal, ce qui est évidemment singulier pour un personnage dont la « folie » a été sanctionnée par l'avis d'Esquirol. Mais Brierre de Boismont arrivera à *Louis Lambert* par un autre chemin : en citant cette fois le texte non d'après les *Leçons cliniques* de Falret, mais d'après une notice que Théophile Gautier avait consacrée à Balzac, en 1858, dans deux périodiques littéraires de grande diffusion.

C'est dire combien *Louis Lambert* et son auteur sont présents dans le discours des aliénistes et combien ils contribuent à l'essor narratif des textes médicaux. D'anecdotes en citations se noue ainsi une relation croisée dont l'initiative est tour à tour littéraire et médicale. Car la lecture des aliénistes n'est au fond que la réponse, adéquate ou non, à une attente de Balzac ; et parce que le roman balzacien résulte lui-même d'une lecture des textes médicaux auxquels il se proposait de répondre.

Mais l'histoire de cette attention portée à *Louis Lambert* par la médecine franchit largement le cap du XIX<sup>e</sup> siècle : quatre psychiatres Devic et Morin en 1927, Claude et Lévy-Valensi en 1934 – rouvrent *Louis Lambert* et y découvrent la première description globale de la schizophrénie, médicalement recevable malgré sa forme romanesque, presque comparable en exactitude à celle que Bleuler allait donner, quelque quatre-vingts ans après Balzac dans sa célèbre étude sur la « démence précoce<sup>36</sup> ». Leur enthousiasme est alors si grand qu'ils en viennent à célébrer la perspicacité de Balzac et à blâmer l'aveuglement des aliénistes parisiens à qui Lambert devenu fou a été présenté. Le grand Esquirol est le plus fautif, expliquent

<sup>36</sup> Eugen BLEULER, *Dementia Praecox ou groupe des schizophrénies* [1911], traduction d'Alain Viillard, préface de B. Rancher, G. Zimra, J.-P. Rondepierre et A. Viillard, suivi de Henry Ey, *La Conception d'Eugen Bleuler*, Paris, E.P.E.L. / G.R.E.C., « École lacanienne de psychanalyse », 1993.

Claude et Lévy-Valensi, car « si nous en croyons Balzac », ce qu'ils font sans réserve, il « n'avait pas saisi les nuances si dignes d'intérêt qui permettent de distinguer la démence précoce de la schizophrénie », ni « reconnu le trouble psychique si spécial [...] que présentait le malade qui lui avait été amené et dont le romancier avait compris tout l'intérêt psychologique<sup>37</sup> ». La même conclusion s'impose aux deux autres psychiatres : « Le romancier a vu ce que les médecins n'avaient pas su regarder<sup>38</sup>. » Bien sûr, il y a des développements inutiles dans *Louis Lambert*, des surcharges littéraires, qu'il « suffit de retrancher » ; mais, ajoutent Devic et Morin, « il est déjà admirable que Balzac ait vu la maladie, en ait donné une explication aussi moderne, et nous ne pouvons pas lui reprocher de l'avoir vue en poète<sup>39</sup> ».

Quant à Claude et Lévy-Valensi, remontant à *Louis Lambert* ou puisant sans le dire dans Falret, Morel ou Brierre de Boismont, ils reviendront sur le même passage cité et commenté par ces derniers, pour y trouver à leur tour la marque d'une « hypersensibilité aperceptive du système psycho-cérébral<sup>40</sup> ». Les repères nosographiques – ou terminologiques – changent des aliénistes à leurs successeurs : l'« impressionnabilité » de Morel devient « hyperesthésie » chez Brierre de Boismont (qui la considère compatible avec l'état de santé), puis « hypersensibilité aperceptive » pour Claude et Lévy-Valensi (qui y voient l'une des marques essentielles de la pathologie qu'ils décrivent) ; les repères changent et

<sup>37</sup> Henri CLAUDE et Jean LEVY-VALENSI, « Un schizophrène dans la Comédie humaine », *Le Progrès médical* (Paris), 7 avril 1934, p. 590.

<sup>38</sup> André DEVIC et Georges MORIN, « À propos de la démence précoce. Balzac précurseur de Bleuler », *Lyon Médical*, 25 septembre 1927, p. 310.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 311.

<sup>40</sup> H. CLAUDE et J. LEVY-VALENSI, « Un schizophrène dans la Comédie humaine », *op. cit.*, p. 585.

les lectures se complètent, se déplacent ou s'annulent, mais le « cas » de Lambert demeure, et le roman continue de s'offrir à la curiosité des médecins.

Une première hypothèse pourrait être avancée pour expliquer cette rencontre si souvent jouée entre littérature et médecine. Elle consisterait à affirmer que si les aliénistes puis les psychiatres s'intéressent au même texte et en citent les mêmes passages, c'est parce qu'ils y trouvent le même matériau pathologique, disponible aux approches médicales successives, mais non soumis à l'histoire ; une sorte de donné brut et intemporel de la maladie, que Balzac aurait perçu et saisi dans une forme appropriée, quasi transparente dans sa fidélité à la réalité observée. La schizophrénie devient alors une entité anhistorique dont on est amené à penser qu'elle a toujours existé et que seule sa découverte s'est fait attendre quand bien même les médecins n'ont cessé de l'avoir sous leurs yeux. Balzac comprendrait donc intuitivement – et ce serait là sa gloire – ce que la psychiatrie durant presque un siècle encore ne parviendrait pas même à voir.

Cette hypothèse appelle un double commentaire. D'abord sur le fait que pour les aliénistes, sauf pour le premier d'entre eux (à supposer qu'il le soit), le « cas » de Louis Lambert ne se présente pas seul, mais accompagné du commentaire d'un prédécesseur. Quant au premier couple de psychiatres, Devic et Morin, nous ne savons rien de la manière dont ils découvrent *Louis Lambert*, peut-être dans quelque traité antérieur ; mais nous savons en revanche que Claude et Lévy-Valensi rencontrent le texte de Balzac à travers Devic et Morin. Si bien que pour eux, non moins que pour Morel et Brierre de Boismont, le « cas » leur parvient déjà recouvert d'un discours psychiatrique. Voilà qui est de nature à compromettre ou du moins à compliquer très sensiblement l'idée d'une pure reconnaissance de la

maladie, telle qu'en elle-même, dans le roman de Balzac.

Mais un second commentaire s'impose qui limite plus fortement encore la valeur de cette première hypothèse. C'est que et les aliénistes et les psychiatres lisent Balzac avec la conviction qu'il n'y a, dans les passages qu'ils citent, ni emprunt ni calque de la médecine. Et cette absence de compromission médicale du texte littéraire constitue même pour eux la condition de leur lecture enthousiaste. À preuve, une remarque de Claude et Lévy-Valensi : « Pour nous psychiatres, la littérature psychiatrique » – entendons : les œuvres littéraires dont le thème relève de la psychiatrie – « est surtout intéressante lorsque l'auteur n'est pas des nôtres, quand nous pouvons penser que son personnage est une création intuitive ou un portrait fidèlement exécuté<sup>41</sup>. » Préférence dont on mesure aisément l'importance : si le texte cesse d'être un « portrait », il devient un miroir où les médecins ne croisent plus guère que leur propre regard. Voilà sans doute pourquoi de tous les aliénistes qui se penchent sur *Louis Lambert*, aucun n'y relève le nom d'Esquirol, signe pourtant de leur propre présence dans l'espace de la fiction.

Pour que l'étonnement éprouvé par les médecins à la lecture du roman ait toute sa valeur, une double ignorance est en fait requise : Balzac ne doit rien savoir de la nosographie de son temps et celle-ci doit elle-même méconnaître la maladie qu'il perçoit. La satisfaction de cette exigence est même si importante que les psychiatres la croient acquise alors qu'elle ne l'est pas. Ainsi dans *Louis Lambert* justement, où chacun d'eux se félicite de trouver un « tableau admirablement dessiné » de la démence précoce ou schizophrénie, sans nullement imaginer que ce tableau doit beaucoup de ses traits à la fois aux descriptions de la « catalepsie » et de la

<sup>41</sup> *Ibid.*

« démence » selon Pinel, Esquirol, Fodéré, ou Georget et à bon nombre d'articles du *Dictionnaire des sciences médicales*. Le « grand observateur<sup>42</sup> » que l'on reconnaît en Balzac est aussi, et sans doute bien plus, un immense lecteur.

Les psychiatres ont pourtant pleinement conscience du risque épistémologique qu'ils prennent à fréquenter cette « littérature psychiatrique » ; mais ils ne parviennent pas à le situer dans le temps : « Depuis quelques années », regrettent Claude et Lévy-Valensi, « romanciers et auteurs dramatiques empruntent volontiers à la médecine mentale<sup>43</sup> », sans se douter que l'emprunt a commencé bien plus tôt, et que leur discipline a une histoire qui ne débute pas aussi tard qu'ils le croient. Car en se découvrant ce curieux passé littéraire, dont elle ne s'estime d'ailleurs nullement l'héritière, la psychiatrie se met en position d'ignorer son véritable passé, ne pouvant pas même soupçonner que là où elle s'émerveille d'un prodige, il n'y a peut-être que le mirage de son propre oubli<sup>44</sup>.

### Épilogue

À bien y regarder, l'appréciation que Devic et Morin, puis Claude et Lévy-Valensi font de *Louis Lambert* réfléchit et renverse l'anecdote par laquelle nous avons commencé. Esquirol observe Balzac et le connaît au point de savoir qu'il servira

d'exemple malgré lui à une fausse apparence de folie. D'où l'idée de ne pas répondre sur le champ à la demande de son « disciple », sachant qu'il pourra lui offrir le « lendemain » la leçon la plus sûre. Nos quatre psychiatres, de leur côté, fondent leur lecture sur une autre anecdote, qu'ils sont bien obligés d'inventer : Balzac, supposent-ils sans savoir où ni quand, a certainement observé un schizophrène, et il a vu en lui « ce que les médecins », Esquirol le premier, « n'avaient pas su regarder ». Du coup, celui qui apparaissait dans l'anecdote de Parant et de Baume comme le « maître » suprême du regard, grâce à qui le partage s'opérait entre raison et folie, se révèle incapable de voir ce que voit l'écrivain dont il avait pourtant si bien observé la conduite : pour rendre Balzac clairvoyant, les psychiatres doivent faire d'Esquirol un aveugle. Mais s'ils célèbrent le regard de l'écrivain contre celui de l'aliéniste, c'est pour mieux faire valoir leur propre regard, capable de voir dans *Louis Lambert* ce que personne ne s'était avisé d'y chercher. Encore que pour l'y voir, il leur faille se rendre aveugles au passé de leur discipline, pourtant si présent dans le texte qu'ils lisent...

Ce chassé-croisé peut paraître futile et les anecdotes, apocryphes : de pures fictions dans lesquelles la science se projette. Mais cette projection et ce jeu de regards ne nous conduisent pas moins au cœur d'une relation entre littérature et psychopathologie faite de rivalités et d'alliances, au hasard desquelles écrivains et médecins abandonnent leur camp et confondent leurs rôles.

<sup>42</sup> A. DEVIC et G. MORIN, « À propos de la démence précoce. Balzac précurseur de Bleuler », *op. cit.*, p. 310.

<sup>43</sup> H. CLAUDE et J. LEVY-VALENSI, « Un schizophrène dans la *Comédie humaine* », *op. cit.*, p. 585.

<sup>44</sup> Sur l'occultation du passé « dans le travail de fondation historique » des entités morbides, voir par exemple J. POSTEL, « La démence précoce et la psychose maniaco-dépressive - Kraepelin » et « La paralysie générale », in Jacques POSTEL et Claude QUETEL (éd.), *Nouvelle histoire de la psychiatrie*, Toulouse, Privat, 1983, pp. 342-350.

# L ' E c r i t

---

## Informations:

◊ Regula Baumann et Jérôme Pedroletti ont publié chacun, dans un ouvrage collectif « *Le médecin philosophe aux prises avec la maladie mentale*, » édité par Raphaël Célis et Hervé Mesot, *Etudes de lettres*, n°2-3, 2002, un article sur le thème: soins infirmiers et phénoménologie, pp. 321-344.

◊ La *lettre de la schizophrénie* publie dans son numéro 28 de septembre 2002 un entretien avec Jérôme Pedroletti conduit par Franziska Gamma et qui porte sur la dimension historique des soins infirmiers en psychiatrie.

◊ Françoise Maisinholder, ICA, a organisé le 5 octobre, pour les premières volées de l'école d'infirmières de Cery (1961-1970), une journée découverte à Moudon. 26 de nos anciennes collègues ont ainsi passé un agréable moment entre le souvenir des vieilles pierres et l'évocation de ces années de formation en psychiatrie (*Journal de Moudon*, 31.10.2002, n°41, 164ème année.)

◊ *Diagonales*, mensuel romand de la santé mentale, organe du GRAAP, publie dans sa livraison d'octobre 2002, n°4, pp. 4-9, un dossier complet sur le Suivi Intensif dans le Milieu (SIM), qui intègre l'ensemble de ses acteurs (médecins, infirmiers, assistante sociale). L'écho médiatique de ce service du DUPA donne à penser qu'il correspond à une attente du public, en même temps qu'il dessine, pour l'ensemble du département, l'ouverture de nouvelles alternatives à nos fonctionnements institutionnels habituels.

◊ L'exposition du travail de postgrade du designer Francisco Torres, réalisé en collaboration avec le DUPA est actuellement visible sur le site de Cery: design et chambre de soins intensif.

(voir site de l'Ecal)

